

Rester de marbre

Anne-Renée Caillé

Numéro 309, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79197ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caillé, A.-R. (2015). Compte rendu de [Rester de marbre]. *Liberté*, (309), 67–67.

Rester de marbre

La parole d'Anna Akhmatova cherche réparation.

ANNE-RENÉE CAILLÉ

EN 1907, à l'âge de dix-huit ans, Anna Akhmatova publie son premier poème, initiant une œuvre qui s'étale sur une soixantaine d'années, marquée par une constellation de bouleversements politiques et sociaux irréparables qui affligent, presque sans répit, le peuple russe. Les guerres mondiales, la Révolution d'octobre, la guerre civile, les famines, la Terreur stalinienne et ses goulags vont faire disparaître des millions de personnes. « Elle aime, elle aime le sang, / La terre russe. » La poésie d'Akhmatova ne se vouait pas à être politisée et

résistante, à se faire la voix du peuple, alors que généralement les vers qui datent d'avant 1914 – le recueil *Le soir* en 1912 lui vaut un premier succès – se consacrent surtout à célébrer, dans un lyrisme léger et contemplatif, les bonheurs quotidiens, le paysage, les splendeurs de l'amour (« Voluptueux, l'amour du cœur! et aveugle! »). « Et moi, je compose des vers joyeux / Sur la vie fragile, fragile et belle », écrit-elle alors. Rarement par la suite reparlera-t-elle avec autant de naïveté et de

joie de sa vie en Russie, pour la simple raison qu'elle sera dure et parsemée de malheurs qu'elle refusera de garder tus : « J'irai hurler sous les tours du Kremlin. »

Le *requiem & autres poèmes choisis* contient une sélection d'extraits des œuvres d'Akhmatova (*Le rosaire, La volée blanche, Anno Domini MCMXXI*, l'entièreté du *Requiem* et quelques autres). Préparé, présenté et traduit par le poète français Henri Deluy, l'ouvrage est une édition revue et augmentée de celle qu'il avait proposée en 1999 chez Farrago – une édition très élégante qui,

ne contenait pas toutes les coquilles retrouvées dans celle d'Al Dante... Cela ne gâte toutefois pas le plaisir de revisiter une œuvre engagée, sans pitié et capable de « transform[er] les événements en choses vécues », comme le signale le poète russe Boris Pasternak dans un poème hommage.

Issue du courant acméiste, lequel s'oppose alors au symbolisme dominant, la poésie d'Akhmatova correspond à plusieurs des caractéristiques qui le définissent, soit l'adoption d'une langue simple, l'expression spontanée des sentiments et le rejet d'un encodage lexical et métaphorique. Une intention de transparence importe au mouvement et, si sa poésie y répond bien, elle cadre moins avec celle d'éviter les rapports avec l'actualité. L'histoire qui se déploie sous ses yeux force à ne pas l'ignorer : « Début de la première guerre mondiale. Nous avons vieilli de cent ans, et c'est arrivé en une heure. » Akhmatova choisit très tôt de rester sur sa terre natale. Elle ne regardera jamais en arrière et ne la délaissera que lorsqu'on la délogera de force ou l'emprisonnera pendant plus d'un an. Aux paroles qui visent à la convaincre d'« abandonne[r] la Russie », elle réagit ainsi : « Dans le calme et dans l'indifférence, / J'ai mis les mains sur mes oreilles. » Malgré les périodes d'oppression et de censure, Akhmatova ne cesse de

retenir, d'écrire et de diffuser comme elle le peut ce dont elle est témoin, que ce soit la perte d'un proche dans un camp ou son exécution (« Sur tes lèvres, le froid d'une icône. Et / Ne pas oublier cette sueur de la mort sur ton front. »), le bombardement qui tue un enfant voisin (« Et je laverai les traces de sang / Sur ta tête blonde. ») et toutes ces mères qui pleurent leurs fils sacrifiés à la guerre, ces *pietà* : « Madeleine s'agitait et sanglotait, / [...] / Mais, là où, en silence, se tenait la mère, / Personne n'osait regarder, personne. »

Faire porter à la poésie le rôle d'être la « voix », l'« haleine » et le « reflet » du peuple, et ce, « jusqu'au bout », exigeait du sang-froid. Il ne s'agissait pas uniquement de ne pas céder aux oppresseurs. On comprend avec le *Requiem* que la parole cherche, au-delà d'une justice, une autre réparation. Devant l'absence répétée de salut, les mots

« Il me faut en finir avec la mémoire, / Il me faut une âme de marbre, / Il me faut apprendre à vivre de nouveau. »

d'Akhmatova « tissent » un « grand drap mortuaire » recouvrant les défunts et les souffrances de son pays. Le geste poétique rétablit une certaine dignité. Celle que Marina Tsvetaïeva avait nommée « la nécromancienne » perd par moment sa foi dans la promesse d'un avenir meilleur (« le ciel est vide ») et le charme de l'oubli la tenaille alors : « La parole de marbre est tombée / [...] / Il me faut en finir avec la mémoire, / Il me faut une âme de marbre, / Il me faut apprendre à vivre de nouveau. » La mise à l'épreuve de sa foi affecte sa vision de la poésie, dont le pouvoir est remis en doute lorsque « Gloire à la paix », sorte de blason adressé à Staline en 1949, dans lequel elle souligne sa « sagesse », sa « vaillance » et son « combat pour l'éternelle lumière », ne lui permet même pas d'obtenir la libération de son fils emprisonné. La poésie « de marbre » d'Akhmatova ne la sauvera donc pas toujours. Il arrive que cette dernière ne puisse rien, rien pour son sort, rien pour celui de la Russie. Son œuvre dicte néanmoins encore aujourd'hui une idée persistante et féconde : le poème « sort » de partout, des « mauvaises herbes » et des « moisissures », des « impuretés », et ce, « sans aucune honte ». **L**



— Vous allez le rendre malade !